

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6 f »
Six mois 4 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Étranger

Un an 8 f »
Six mois 5 »
Trois mois 3 »

Rebiffe de Sans-Turbin A ROUEN ET A ROUBAIX

L'INQUISITION EN FRANCE



Les Sans-turbin

La situation devient bougrement critique!

La misère augmente d'effrayante façon : elle déborde, pire que la Seine!

Le nombre des prolos sans travail, tant à Paris que partout ailleurs, est incalculable.

Et foutre, y a pas à espérer que le contingent de cette lamentable armée de débardés vienne à décroître.

Bien au contraire. Il n'y a, à l'horizon, — tant que la garce de société actuelle tiendra sur ses quilles, — qu'augmentation de misère en perspective.

Pourquoi les travailleurs produisent-ils beaucoup et consomment-ils peu?

Parce que les capitalos leur barbotent la plus grosse part et l'accaparent pour eux : les salauds empilent ces marchandises dans les magasins et les y laissent moisir plutôt

que de les utiliser à soulager la mistoufle des pauvres bougres qui les ont créées.

Grâce aux machines on arrive à produire des tas et des tas. Or, malgré le gaspillage insensé auquel se livrent les richards, ils ne réussissent pas à écouler le stock.

Cet engorgement se répercute sur la production et y a ralentissement et chômage des turbineurs.

Y aurait bien un moyen — humanitaire, sinon radical — qui, pour un bout de temps, désengorgerait les entrepôts et les magasins : ce serait d'ouvrir toutes larges les portes de ces baraques et de donner permission à tous les culs-nus, à tous les crève-faim d'y puiser à gogo.

On fait kif-kif avec les chaudières, quand ça bout trop fort : on ouvre la soupape et, quand le trop-plein de vapeur s'est fuité, y a un temps de répit jusqu'à ce que de la nouvelle vapeur se soit accumulée.

Mais foutre, les bourgeois ne veulent rien savoir d'un fourbi pareil! Ils trouvent ça trop catégorique.

Ce serait pourtant bien inoffensif. Ça ne ferait que créer un moment de bien-être et redonner de l'activité à la société.

Au lieu de ça, ils préfèrent le croupissement sur place. Tant pis pour eux!

Les pleins-de-truffes sont des ânes bâtés qui s'entêtent à conserver la société telle

quelle, quitte à ce qu'elle crève de son engorgement de production.

La garce de société actuelle est logée à peu près à même enseigne qu'un avale-tout qui, bouffant pire que trente-six pores, ne pourrait plus aller aux chiottes. Forcément et sans tarder, son ventre gonflé, ses tripes boursoufflées, péteraient sous l'amoncellement de la mangeaille.

Ainsi en sera-t-il de la société exploiteuse qui nous écrase!

Le populo en viendra à la solution logique et simple qui est le rétablissement de l'équilibre entre la consommation et la production par la suppression de l'accaparement.

Un coup que les machines, au lieu de tourner au bénéfice des capitalos, tourneront au profit des bons bougres, y aura plus de Rothschild bouffant et accaparant la part de plusieurs milliers de bons fioux.

D'ici là, hélas, y a du grabuge à l'horizon!

—o—

Si Paris reste somnolent, il n'en est pas de même des grandes villes de province.

A Marseille, y a eu ces jours derniers, des manifestations de prolos sans travail. C'est qu'aussi, là-bas, la misère est effrayante! En une nuit, au chauffer municipal, trois malheureux sont morts de faim et de telles horreurs se produisent souvent, nom de dieu :

La nuit d'après, deux pauvres bougresses ont eu le même sort.

Si seulement, c'était les seules victimes !

—o—

A Rouen, depuis l'application des tarifs protecteurs de Méline, y a une sacrée mistouffe, qu'est venue encore agraver la crue de la Seine: les ouvriers du port sont tous sans travail.

Comme ils n'en pincent pas pour crever dans leur coin, en silence, ils se groupent à quelques centaines et, tous en chœur, ils processionnent à travers la ville, allant à la préfectance, à la mairie ou au commissariat central.

Les pauvres déchards ne sont guère exigeants: ils ne veulent que du pain !

Turellement, les autorités ont d'abord commencé par les envoyer balader; mais, comme les manifestations n'ont pas discontinué, les jean-foutre se sont décidés à distribuer une livre de pain par ménage.

Avec ça, les malheureux ont juste de quoi se caler une dent creuse !

Le conseil cipal, — qui est bougrement généreux quand il s'agit de babioles, à preuve qu'il subventionne le théâtre des Arts de 120,000 balles par an, — n'est large que des épaules quand il s'agit de remédier à la mistouffe du populo. Pour les 12 ou 15,000 ouvriers qui chôment, il s'est fendu de 5,000 balles.

Une fraise dans la gueule d'un loup !

—o—

A Roubaix, la Mecque du collectivisme, — comme dit Guesde, — la mistouffe bat son plein.

Ce qui prouve que la conquête des municipalités est une telle couillonade qu'en dehors de la belle aisance qu'elle procure aux conquérants de l'Hôtel de ville, il n'y a que du vent pour le peuple.

Et, tout comme ailleurs, y a à Roubaix des manifestations de sans-turbin. Le plaisir d'être sous la coupe d'une municipalité guesdiste ne peut pas faire oublier à ces malheureux qu'ils ont le ventre vide et les dents longues.

Il est vrai que la municipalité, bonne princesse, leur a voté 20,000 balles qui leur sont distribuées à raison d'un sou par jour.

Parfaitement, un sou par jour !

Y a pas mèche de se foutre davantage du populo: faire déranger un pauvre gas, l'envoyer baguenauder dans une douzaine de bureaux, où on l'engueule comme un pied, — tout ça pour un sou par jour.

C'est maigre, mille diables !

Y a que des collectos pour accoucher d'idées pareilles.

Par contre, les cipaux guesdistes, si ladres pour les crève-la-faim, n'ont pas hésité à casquer 100,000 francs pour les petits ostrogoths gymnasiarques.

A en croire les collectos, y a que 2,000 ouvriers sans travail à Roubaix; mais, d'après des prolos eux-mêmes, y en a environ 15,000.

En tous cas, y en a plus de 2,000. Pour s'en convaincre, y a qu'à savoir que, l'autre matin, y a eu une réunion publique de sans-travail et il y avait un millier d'assistants. Il est à supposer que la moitié des chômeurs n'étaient pas présents, — et y a en outre les femmes et les gosses !

A cette réunion, les collectos ont salement étrenné: les grands chefs ont pu se convaincre que la fin de leur règne est proche.

Carrette, le maire, a été hué de sacrée façon: on a mis en opposition son attitude actuelle avec celle d'autrefois, alors qu'il était simple prolo. Aujourd'hui, il prêche la patience et la résignation, ne veut rien savoir des manifestations dans la rue... Il n'en a pas toujours été ainsi !

Un bon bougre est monté à la tribune et a rappelé qu'il y a dix ans, une crise semblable éclata à Roubaix: « Alors, dit-il, collectivistes et anarchistes marchaient d'un commun accord. Aujourd'hui, ceux qui étaient avec nous sont au pouvoir et tout ce qu'ils peuvent faire c'est de vous donner un ou deux sous ».

Après ce gas-là, c'est un autre qui cause et tous s'accordent pour reprocher à la municipalité de monter le coup au populo en lui faisant prendre des vessies pour des lampes électriques.

A la sortie de la réunion, y a eu une manifestation dans la rue. Une bande de 200 prolos s'est dirigée vers la rue de la Paix où s'étaient luxueuses, et ruisselantes de richesses, les turnes des patrons de Roubaix.

En route, les manifestants ont fait une pause et un bon fieu a pris la parole, expliquant qu'il est idiot de se laisser crever de faim.

Un peu plus loin, les manifestants se sont buttés dans une bande de policiers et les roussins ont fichu le grappin sur un copain, Louis Lézy, qu'ils supposent avoir pris la parole.

Sous bonne escorte, la police a amené son prisonnier au poste et le populo suivait derrière, serrant les poings.

—o—

Mille dieux, voilà donc la crise sociale qui arrive à l'état aigu !

A l'extérieur, c'est la guerre en perspective,

A l'intérieur, c'est l'émeute qui mijote,

Ça sent bougrement mauvais pour les bandits de la haute !

Le Grabuge d'Orient

Quand j'ai vu que le grabuge d'Orient prenait de l'extension, l'idée m'est venue de me fendre d'un placard qui a été gueulé lundi dans les rues de Paris.

Comme beaucoup de copains n'en ont rien vu, je colle ci-dessous le premier article de ce flambeau :

LA GRANDE COLÈRE

DU

Père Peinard

contre les chameaucrates de l'Europe qui protègent les massacreurs Turcs, et contre les bachibouzoucks de Paris qui assomment les étudiants.

Le père Peinard est bougrement en colère aujourd'hui,

Et y a de quoi, nom d'une pipe !

Voici que les chameaucrates qui chialent tant après le dépeuplage cherchent à l'augmenter encore en expédiant nos fistons guerroyer en Orient.

A l'heure qu'il est, ça tient à un cheveu qu'on ne s'égorge.

Et pour quelle raison, nom de dieu ?

Ah, foutre, ceci est plus abominable que la guerre elle-même :

Si on n'y met le hola, les soldats de France s'en iront protéger le Grand Turc.

Quelle sale besogne pour des républicains !

Ce Grand Turc est une bête féroce numéro un qui, depuis deux ans, a fait étriper quelque chose comme 300,000 pauvres bougres, arméniens et crétois.

C'était des chrétiens !

Et le pape n'a pas pipé mot.

Ce sacré nom de dieu de mangeur de blanc n'a pas arrosé de larmes douloureuses la paille humide de son palais. Il a continué à la mener joyeuse et à faire des parties, plus ou moins carrées, avec les tapettes de sa chapelle Sixtine.

Il s'en fout qu'on égorge son troupeau: c'est des saints à qui les turcs servent un express pour le paradis.

A voir tout ça, j'en conclus que le pape se fait empapaouter par le Grand Turc.

Il s'est bien gardé de mobiliser le ban et l'arrière-ban des jésuitières pour envoyer cette vermine noire en Orient, avec l'abbé Garnier comme chef de Croisade.

Ça eut trop débarrassé le populo, nom de dieu !

Tous les grands de la terre, c'est le même tabac: ils sont ennemis pour la frime et amis comme cochons dès qu'il s'agit de tomber sur les pauvres bougres.

Les affaires d'Orient en sont une preuve de plus.

Tant que les Arméniens se sont laissés étriper sans faire de rouspétance, les chameaucrates d'Europe ont laissé faire.

Ça aurait pu durer jusqu'à extinction de victimes, si les Crétois ne l'avait trouvée mauvaise: quand les Turcs ont voulu les massacrer, ils ont trouvé à qui parler.

Les Crétois se sont battus comme des lions et ont foutu de sacrées trempes à leurs oppresseurs. Si on les eut laissés faire ils auraient administré aux Turcs une purge farineuse qui aurait ôté à ces bandits l'envie de repiquer aux massacres.

Mais foutre, quand les gouvernants d'Europe ont vu que ça prenait cette tournure, ils ont mis le hola.

Tant que c'est le populo qui trinque les chameaucrates laissent faire.

On l'a vu en 71, à la Commune: lorsque les Versaillais mitraillaient les Parisiens, les Allemands assistaient rigouillards au spectacle.

Ça eut changé d'antienne si Trochu, Gallifet et Thiers s'étaient trouvés en péril.

Bismark aurait intervenu dar-dar !

C'est ce qui vient d'arriver en Orient.

D'ailleurs, outre leur envie de protéger un copain, les gros colliers, — rois et empereurs, — avaient une autre raison pour aller porter secours au sultan.

Le roi des Grinches, Rothschild, ainsi que toute la grande fripouille de la haute banque, ont prêté du pognon au Grand Turc. Or, si les Crétois lui trempent une soupe, adieu la dette !

Le sultan montrera ses poches vides et les banquiers seront nettoyés.

Mais foutre, les financiers ne sont pas des merles à se laisser enfiler ainsi.

Illico, ils ont sifflé les gouvernements et leur ont ordonné d'aller protéger le Sultan.

Autrement dit, leur belle galette !

Et les gouvernements ont marché,

Ils ont obéi sans piper mot !

C'est ce qui prouve que, par le temps qui court, les banquiers sont les vrais rois de la terre.

Barthou, Méline et l'Anotaux ne sont que leurs petits larbins !

Au surplus, les grosses légumes, aussi bien l'Ours de Russie que Guillaume le Teigneux ou que la vieille Toupie Royale d'Angleterre ne quitteront pas l'Orient sans s'être emplies les poches.

C'est à qui aura les pattes les plus crochues !

C'est à qui pourra grapiller dans le sang des victimes une plus grosse part de butin.

Ces choses-là sont bougrement hideuses, nom de dieu !

Si les populos avaient autant de poil que les gouvernants ont de crapulerie, ils mettraient vivement ordre à ces horreurs.

Car, mille tonnerres, c'est pas pour chiner, mais ce que les Puissances vont faire en Orient est tout à fait dégueulasse.

Les Crétois ont soupé du joug de la Turquie.

Ça ne regarde personne, foutre !

Pourquoi ne pas les laisser se débrouiller entre eux ?

Une seule chose serait excusable: se mettre du côté du faible, de l'opprimé.

Tout au contraire, les chameaucrates se rangent du bord des tyrans.

Et notre gouvernaille se dit républicaine.

Zut alors !

C'est des charognards capables de tout.

C'est des pores,

Et pas autre chose, nom d'une pipe !

—o—

Heureusement, le populo n'assiste pas indifférent à tous ces ignobles fourbis.

Et ça me fout en joie, cré pétard !

Autant je rogne de voir l'infection des jean-foutre de la haute ;

Autant je jubile de reluquer le spectacle du populo prenant enfin conscience de lui-même.

Les chercheurs de petites bêtes et les abs-

tracteurs de quintessence pourront trouver à redire que la question de Crète n'est pas nette.

Je m'en fous.

Je ne vois qu'une chose, c'est que le populo s'agite.

Ça, c'est chouette, nom d'un tonnerre !

Entre tous, un bon point aux étudiants, foutre.

Ils ont déserté les brasseries, les bouis-bouis, les claques, les manezingues et autres tanières.

Et les voici dans la rue.

Les voici qui moussent et qui rouspètent.

Bravo, les fistons.

Changez pas de main.

Il est temps que les jeunesses s'éveillent : être des fils de bourgeois, des apprentis-jugeurs, des ventrus, c'est pas tout ce qu'il y a de plus rupin.

Mieux vaut être des gas à la hauteur, des hommes ayant main leste et sang chaud.

Et fichtre, les étudiants peuvent déjà s'apercevoir qu'ils sont remontés d'un joli cran dans l'estime des bons bougres.

Car, foutre, c'est devenir estimables que d'acquérir la haine de la rousse.

Or, les fistons, la police si gentille pour vous quand vos chahuts se bornaient à des trouducuteries, devient hargneuse, ferme les poings et cogne dur, maintenant que vous vous foutez en branle pour quelque chose de généreux.

Vendredi, au Boul'Mich, et sur les grands boulevards, y a eu assommades et arrestations ;

Samedi, idem au cresson ! Fallait voir la pestaille qui inondait Montmartre, à propos du meeting de Trianon : les rues étaient barrees, la circulation interrompue.

S'il y a eu un brin de répit dimanche, c'est pour mieux être à la hauteur aujourd'hui lundi : y en a qui parlent d'aller voir du côté de l' Aquarium si les bouffe-galette ont leurs chaussettes embrennées.

En tous cas, ce soir, à Tivoli Vaux-Hall, y a un meeting où y aura tellement de monde qu'il sera impossible de ramasser une épingle par terre (1).

Et, ce qui est encore plus hurf, c'est que les étudiants de Paris ne sont pas seuls à faire du bacchanal : à Lyon, à Toulouse, y a du chabanais.

Tous ces arias ne présagent rien de bon pour notre gouvernance de républicanailles. C'est leur glas qui sonne !

Seulement, au lieu de les enterrer, kif-kif le commun des mortels, à la fosse commune,

C'est dans le trou à purin, sous cent mille pieds de mouscaille qu'on enfouira cette maudite engeance.

OUVRONS L'ŒIL !

Un camaro, à qui la gravité des événements qui se mijotent fout la puce à l'oreille m'envoie la tartine suivante. Que les copains ruminent, nous sommes à un tournant où il s'agit de ne pas s'endormir sur le rôti :

LA GUERRE

« Les temps sont proches ! » écrivait récemment Tolstoï, commentant le refus d'un jeune conscrit de se soumettre à la servitude militaire.

Ils sont proches en effet, ils sont proches à un tel point que les gouvernements d'Europe, indistinctement, sont menacés dans leurs bases mêmes. D'une façon générale, le public ne semble pas s'en douter ; les événements se déroulant un peu loin, il n'y attache qu'une importance relative. Il ne voit un conflit possible qu'à la frontière de l'Est.

Au reste, quelques journalistes seulement et une partie du monde gouvernemental qui, il est vrai, ne sont pas obligés d'avoir la perception nette des choses, commencent à apercevoir le point noir qui, à l'horizon, non seulement pré-

sage la tempête, mais ne laisse aucun doute sur les dégâts qu'elle peut causer.

Ce qui n'empêche pas ceux-là de déclarer qu'ils espèrent que la diplomatie parviendra encore une fois à reculer l'orage jusqu'à des temps plus ou moins éloignés. Tous ces braves gens sont avant tout de profonds égoïstes qui possèdent la morale de la noblesse avant la révolution ; s'ils ne disent pas tout haut le : « Après nous le déluge » de la Pompadour, ils le pensent tout bas. Ils évitent de dire les choses telles qu'elles sont, ils persistent à cacher la vérité jusqu'au dernier moment, non par humanité comme ils voudraient le faire croire, mais par intérêt : en jouisseurs qui ne veulent pas être dérangés dans leur vie inqualifiable, laissant aux soins des générations futures de réparer comme elles l'entendront les désastres de leur stupide et criminelle organisation.

Ils pressentent, pour des raisons que je donnerai plus loin, que cette guerre — qu'ils préparent depuis si longtemps — pourrait avoir des conséquences autres que celles prévues, et ils voudraient l'éviter.

Seulement, si les gouvernements ont été, jusqu'ici, à même de provoquer des événements pour le besoin de leur cause — tels ceux de 1870, — ils ne peuvent en faire toujours de même. — et c'est le cas présent ! Toutes les précautions n'empêchent pas les événements de se précipiter.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que les anarchistes professent, eux aussi, pour ces événements appelés à modifier d'une façon profonde les conditions sociales des peuples, à donner à l'humanité les marques d'une orientation nouvelle — une indifférence qui ne laisse pas de surprendre au premier abord.

Il y a à cela deux ou trois raisons.

La première, un désir profond, sincère que le conflit n'éclate pas, par humanité.

La seconde, qu'un tel conflit aurait pour résultat inévitable un emballement patriotique au détriment des idées.

La troisième, qu'étant donné l'intérêt contraire des gouvernements ceux-ci feront tout leur possible pour que ce conflit n'ait pas lieu.

Eh bien, ces trois raisons ne valent absolument rien, et je crois les temps venus où les camarades doivent envisager la situation différemment. Il s'agit de ne pas se faire d'illusions et de voir les choses, non selon ses désirs, mais bien telles qu'elles sont.

Si vous regardez un monument dont l'architecture est douteuse, vos désirs ne changeront rien à sa construction et ses défauts persisteront. Il en est de même actuellement pour la question d'Orient ; quoique nos désirs tendent à ce que cette guerre soit évitée, cette guerre sera, — et elle sera malgré tous les efforts des puissances à l'empêcher, car elle est la conséquence logique de ce que font les gouvernements depuis vingt-cinq ans.

Certains camarades ont été jusqu'à dire que, vu le perfectionnement des machines à tuer, aucun gouvernement n'oserait en prendre la responsabilité tant l'horreur en serait grande.

Ceci est de la naïveté ! C'est prêter à ces gens des sentiments d'honnêteté qu'ils n'ont pas. Si les gouvernants ne font pas la guerre, c'est qu'ils ont intérêt à ne pas la faire, mais, je le répète : présentement ils n'y peuvent rien et elle se produira quoi qu'ils fassent.

Soyons bien convaincus que l'on n'a pas fourbi des baïonnettes, perfectionné les canons et les mitrailleuses dans le but d'orner les musées pour épater les générations à venir.

Les gouvernants ne prévoyaient pas la gravité des événements et ils ne voyaient dans l'avenir que la simple répétition du passé.

Il y a une trentaine d'années ils prirent peur, quand ils virent, sous la poussée des idées nouvelles, l'écroulement des préjugés religieux et la disparition du respect des privilèges. C'est alors que, pour remplacer ces vieilleries en discrédit, fut chauffé à blanc le chauvinisme.

Les journalistes versèrent des flots d'encre, les bavards débitèrent des milliers de discours, les peuples furent criblés d'impôts pour parfaire les armements.

Il en est résulté une situation intenable. L'Europe est comme un ressort trop tendu. Les grimaces diplomatiques et les précautions gouvernementales ne parviendront pas à conjurer le danger.

Ce qui se passe en Crète en est la preuve. Les gouvernants ont — sans succès — tout fait pour éviter ces événements. Turcs et Grecs continuent à s'entretenir. Les Puissances, se posant en arbitres de la paix — étranges arbitres ! — ont débarqué des hommes et commencé le bombardement de la Crète.

Si les gouvernements ont le pouvoir d'em-

pêcher la guerre que n'en ont-ils donné des preuves dans le cas présent ?

S'ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils ne sont plus maîtres des événements.

—o—

Donc, de graves et inéluctables événements nous guettent.

Que ces événements — dont ceux d'Orient sont peut-être les signes avant-coureurs — fassent de nombreuses victimes, cela semble aussi inévitable.

Un deuil immense se prépare pour l'Europe ! Une hécatombe de milliers d'hommes, des faits d'une importance telle que l'histoire n'a jamais eu à en enregistrer, des désastres pires que tous ceux dont le souvenir nous est parvenu.

Qu'on le veuille ou non, cela sera ! Les gouvernants sont entraînés sur une pente glissante et savonnée.

Et c'est cet avenir que j'entrevois qui me fait poser la question : les anarchistes conserveront-ils jusqu'au derniers moments leur inconcevable indifférence ?

Que, comme ils le prétendent, il résulte de ces cataclysmes un emballement patriotique, — cela est à prouver.

Il faut se rendre compte qu'il y aura de 10 à 15 millions d'hommes sous les armes, ce qui sera une cause suffisante de mécontentement.

Mais, ce mécontentement grandira quand, au bout de peu de jours, la gêne se fera sentir dans l'Europe entière. La production agricole et industrielle se trouvera suspendue et, d'autre part, tous les pays étant atteints par la crise, nul ne pourra nous allimenter. Au surplus, y en eut-il qui pourraient commercer avec nous, ils s'en abstiendraient, les garanties que nous pourrions donner étant incertaines.

En un mot, la situation sera ce qu'elle n'a jamais été et elle sera empirée par le gâchis de l'administration militaire.

Par dessus toutes ces raisons, il y en a une d'importance capitale, — qui seule fait le cauchemar des classes dirigeantes et trouble leur quiétude, — et sur laquelle je voudrais attirer l'attention des camarades :

Cette guerre aura pour première conséquence de donner au peuple ce qui lui manque : des armes pour s'émanciper !

Voilà ce que craignent et redoutent les gouvernants, et c'est pour ne pas être acculés à pareille nécessité qu'ils voudraient éviter le conflit. Ils ont raison d'avoir peur, car aussi gênant que soit un ou plusieurs chefs d'Etat on ne manie pas comme on veut les innombrables masses d'hommes qui se trouveront armés, — par le seul fait qu'ils sont armés !

Les anarchistes redoutent un emballement patriotique, par contre, les gouvernants craignent que cet emballement ne se produise pas.

Qui des deux a raison ?

En tous les cas, le seul doute que les craintes des dirigeants soient fondées doit nous engager à nous intéresser aux événements qui se préparent.

Qu'en pensent les camarades ?

CHOUETTES RÉUNIONS

Saint-Denis. — Depuis quelque temps les copains de Saint-Denis semblaient endormis. Cette inaction résultait de la période de persécution dont les conséquences ne s'étaient pas encore effacées.

Pourtant, quelques copains se sont groupés et ont organisé une conférence qui a eu lieu dimanche.

Deux cents bons bougres étaient présents et ont écouté les orateurs avec sympathie.

Le camarade Girault a traité la question arménienne et crétoise ; puis Robineau a croisé la religion, et la réunion s'est terminée par un jaspinage de Sadria et de Mary Huchet sur la nouvelle religion patriotique.

Le quart-d'œil qui était présent groumait salement, sous prétexte que le bureau de la réunion formé pour la frime n'était pas légal, ceux qui en faisaient partie n'ayant pas encore vingt-et-un ans.

Décidément, si ça continue, les policiers vont devenir plus bêtes encore que méchants ! Alors, maintenant, quand quelqu'un se collera au bureau, faudra qu'il exhibe son extrait de naissance ?

Depuis belle lurette, la gouvernance laissait faire les réunions anarchotes où l'on avait pris l'habitude de se priver de présidents et

(1). J'ai prédit juste ! Ce soir-là, y a eu place de la République 20.000 manifestants et plus de 3.000 flics.

d'assesseurs, sans qu'il en résulte rien. Voici que Barthou et Méline veulent changer ça et exigent que la loi soit respectée.

Pauvres serins, faut qu'ils en aient une couche pour s'imaginer que la formation d'un bureau modifiera la haine et le mépris que tous les assistants ont contre les jean-foutre de la haute.

Amiens. — Mon vieux Peinard, j'ai assisté samedi dernier à la soirée familiale des libertaires et ça m'a fait ressouvenir des premières années de propagande anarchiste.

Où est le temps où les vieux militants avaient peine à se faire écouter en public, où le mépris et le dédain étaient sur toutes les faces ?

Vraiment, j'en étais tout baba. Je ne pouvais croire à la réalité de la foule qui se trouvait entassée dans la salle.

Eh oui, je ne me trompais pas ! Y avait devant moi 2,000 personnes écoutant avec attention et, mieux encore, 5 à 600 n'avaient pu trouver place.

On n'avait jamais vu pareille chose à Amiens.

Le copain Tortelier a fait une chouette causerie qui a été accueillie par des applaudissements enthousiastes.

Puis, le concert, la pièce ont recueillis des bravos, après quoi y a eu le bal qui ne s'est terminé qu'à 6 heures du matin.

Richesse soirée ! UN VIEUX MILITANT.

Nouzon. — Mon cher Peinard, permets que je te donne les résumés des deux conférences qu'a faites le camarade Philippe.

A la première, qui a eu lieu samedi, une centaine de personnes y assistaient. Un socialo a fait quelques observations à Philippe qui lui a répondu nettement.

La deuxième réunion a eu lieu dimanche, avec peu de monde. Ce qui s'explique voici comme : à l'annonce de la conférence, trois brigades de gendarmerie des environs de Charleville s'étaient amenées pour renforcer la brigade de Nouzon. De plus, quatre commissaires de police et le central s'étaient joints aux pandores.

Tous, en chœur, se postèrent à la porte de la salle. Les prolos qui, déjà, souffrent beaucoup pour leurs opinions, et qui ne veulent pas se faire traquer à nouveau, ont été influencés par ces masses policières. Mais nous sommes tenaces et on recommencera !

Quelques socialos, des plus militants, devant la franchise qu'a eu Philippe dans la discussion, ont promis qu'à son retour à Nouzon, ils feront en sorte qu'il y ait davantage de monde à ses conférences.

Espérons qu'elles auront lieu sous peu et qu'on n'aura pas les inconvénients de ces jours derniers : soit que la police ait reconnu l'absurdité de ses trucs, soit que les prolos aient pris le parti de s'en moquer. — G. BOUILLARD.

Grenoble. — Chauvin-le-fusilleur se souviendra longtemps de la sacrée conduite de Grenoble qu'on lui a servi la semaine dernière.

Des affiches avaient annoncé une conférence de Basile-Guesde, Chauvin, Zévaès et compagnie.

Basile a posé un lapin ! Le populo a dû se contenter de la présence de Zévaès et de Chauvin.

Comme ce dernier posait sa chique, voilà que, majestueux, le copain Cloite s'avance et présente au Gallifet collecto un fusil à deux coups en lui disant :

« Vous avez dit que, la révolution faite, votre premier soin sera de fusiller les anarchistes. Nous nous sommes donc cotisés pour vous offrir ce fusil qui vous procurera l'agrément de faire votre apprentissage de terroriste. »

Le Chauvin serrait les fesses, bondieu ! Plus blanc que sa liquette quand elle sort de chez la blanchisseuse, il prit le fusil et le colla contre une colonne.

« Ah, mais non ! Faut faire " portez arme " avec ! » lui gueule le copain Cadeaux qui empoigne le fusil et le reficte dans les pattes au Chauvin en l'engueulant salement.

Le bouffe-galette n'en menait pas large. Heureusement, le quart-d'œil est venu à son secours en confiscant le flingot.

Quoique ça, Chauvin n'a pas eu fini de rire jaune ! Le copain Cloite a pris la parole et après avoir prouvé que les bouffe-galette guesdistes, grâce aux 25 balles quotidiennes, aux voyages à l'œil et aux retours de bâton ont leur révolution faite, il a insisté sur leur façon d'opérer et les a montré posant des lapins au populo : la salle où se tient la réunion leur a

été offerte gratuitement, — et ils ont fait payer dix sous d'entrée ! En outre, ils ont mis le nom de Guesde sur les affiches pour attirer le public, — et Guesde n'est pas venu !

Qu'est-ce, sinon des lapins ?

Après une telle argumentation, le copain n'a pas eu de peine à conclure que ces forains électoraux sont des hâbleurs.

Ensuite, Cadeaux fait le parallèle du socialisme autoritaire et du socialisme libertaire et par l'examen des rouages sociaux qui se trouvent maintenant dans les pattes de l'Etat, il n'a pas de peine à déduire que le collectivisme ça serait l'encasernement national.

Sale coup pour la fanfare guesdiste !

Enfin, Chauvin a essayé de se justifier : « A la Maison du Peuple de Paris, a-t-il dit, j'ai déclaré qu'au jour de la révolution, on rencontrerait les anarchistes avec les bourgeois et qu'on les fusillerait... »

Il a été hué, je vous dis que ça !

Et le crapouilleux le méritait.

De tels procédés de discussion puent la jésuiterie en plein.

C'est le système des curés : le vendredi saint, ils baptisent carpe, un poulet et font maigre avec ;

Pour pouvoir fusiller les anarchos, Chauvin les baptise réactionnaires.

C'est kif-kif bourriquot ! La jésuiterie est égale, — par exemple elle est bénigne chez le raticion et ignoble et sanguinaire chez le Chauvin.

Ah foutre, jamais l'épithète " Conduite de Grenoble " n'avait été si bien de saison !

Le Chauvin était hué, que c'était un vrai beurre et on demandait Guesde sur l'air des " lampions ".

M'est avis qu'ils ne s'y refrotteront pas de sitôt !



Dans trois ou quatre babillardes précédentes, le père Barbassou a dit aux camarades ce qu'il pensait de l'utilité des syndicales de culs-terreux, au triple point de vue de l'émancipation économique, politique et morale que poursuivent les anarchos.

Ce coup-ci il va vous dire comment, à son avis, on devrait s'aligner pour la constitution de ces groupes.

Cela, sans avoir l'intention de poser des règles absolues, — l'absolu n'étant en rien dans ses cordes.

Primo, les syndicales doivent être un groupement d'hommes libres, sur le pied de la plus parfaite égalité, se groupant pour échapper aux emmerdements des patrons, aux canuleries de la gouvernance. Pour avoir la vie meilleure, il coule de source que l'on doit avoir ses coudées franches et ne pas se foutre sur le poil de nouveaux singes et de nouveaux gouvernants.

Pour cela, il est indispensable que tout un chacun y mette du sien — que l'indifférence soit bannie et qu'on ne se repose pas sur deux ou trois types de tout le souci de la direction et de l'administration des besoins communs.

Car, n'en doutez pas les frangins, ce n'est que de la molesse de tous que naît la garce d'autorité après laquelle nous nous enrouons à gueuler. Que nous soyons directement intéressés à la chose publique et, subito, à moins d'être couillons comme la lune, nous exigerons d'avoir voix au chapitre.

Ceci vu et compris, une autre question se pose : des groupements nombreux où s'empileront des foultitudes de campluchards sont-ils possibles et désirables ?

Les intérêts des gas de la campluche sont-ils si harmoniques qu'on puisse se figurer les réunir tous ensemble dans un même syndicat ?

Eh, bon dieu ! sûrement qu'il faudrait des syndicats où les bons bougres s'entasseraient en quantité pour qu'il soient forts et puissants. D'autre part, à la campluche, sans l'être autant qu'à la ville, les situations sont assez différentes pour nécessiter divers groupements.

Un groupement n'est durable, ne tient solidement sur ses guibolles que si les gas qui le composent se connaissent et savent s'apprécier. Association de nécessité, le syndicat devrait être aussi, autant que possible, une association d'affinités.

Il est plus facile de se lier entre gens d'un même voisinage, entre gens de même condition, qu'entre types ne s'étant jamais vus et

dont l'un a la sacoche garnie pendant que l'autre n'a ni sou ni maille. Aux bons bougres à voir par la situation de leur patelin comment ils pourraient opérer.

On pourrait constituer des syndicats avec sections — syndicats cantonnaires, par exemple, avec sections de commune. Ou bien, constituer l'unité syndicale dans chaque commune avec sections de fermiers, de métayers, de garçons de ferme, de petits propriétaires, etc. Des syndicales de contribuables veillant la gouvernance au grain, des groupes d'enseignement, le tout sans frontières bien définies, se mêlant, s'enchevêtrant journellement — fédérés à la commune en tant qu'association locale et par région en tant que groupes spéciaux de métayers, journaliers, etc.

De cette manière, on combinerait les avantages des petits groupes sachant où ils vont et ce qu'ils veulent, avec ceux des associations nombreuses qui peuvent montrer leurs crocs et se faire respecter.

L'affinité et la nécessité se complèteraient l'une l'autre.

—o—

Autonomie et fédération libre sont donc les bases des groupements syndicaux.

Examinons maintenant comment on pourrait manœuvrer vis à vis de la loi.

Je ne sais pas trop ce qu'elle dit cette putain de loi de 1884, qui, paraît-il, régit la matière — n'étant rien moins qu'avocat. J'ai bien là, dans un vieux coffre, un sacré nom de dieu de code que je reçus en héritage d'un oncle chicaneur et plaideur comme le diable — c'est la seule partie de son bien qui ne soit pas restée entre les griffes des chats-fourrés et des chicanous.

J'ai été le quérir tout à l'heure pour voir de quoi il retourne, mais foutre, j'ai dû retourner bredouille : les rats en ayant bouillotté les trois-quarts des feuilles ont dû fiche en charpie la maudite loi de 84.

Au fait, passons-nous de la connaître : tout ce que j'en puis dire, c'est qu'étant coulée dans le même moule que les autres, elle doit être du pareil au même : une étrangleuse de liberté.

En effet, avant qu'on eut pondu cette gare de loi, y avait bien des syndicats, et dame, puisqu'il y avait pas de législation sur la matière ils étaient donc libres.

Aujourd'hui, c'est plus ça — la loi sur la liberté des syndicats — c'est contre qu'il faut dire — commence bien par proclamer la liberté des groupes professionnels, mais à condition qu'ils ne fassent pas ceci ou qu'ils fassent cela.

Comme je viens de le dégoïser, je ne sais pas au juste ce qui est permis ou ce qui est défendu, mais je m'en fous bien un peu ! Les bons bougres qui se syndiquent auront quéque part permissions et interdictions.

Ce n'est qu'apparemment, que pour la forme, qu'on se soumettra à la loi. Pour l'esprit, machache, mille foutres !

Ainsi, y a, paraît-il, un morceau de cette sacrée loi qui interdit de s'occuper de la politique, — si par politique les jean-foutre qui l'ont pondue entendent les manigances électorales, ils seront servis à souhait, viédaze.

Les syndicats seraient rudement maboules de foutre leur blair dans les ragougnasses électorales — la plaisanterie votarde a perdu tout son sel.

Mais, si par « politique », les mêmes jean-foutre dont je viens de jaspiner — ceux qui ont pondu la loi et les autres non moins jean-foutre qui l'interprètent et l'appliquent entendent la participation aux affaires publiques — participation directe et active — s'ils veulent empêcher les syndicats de mettre leur grain de sel dans la vie communale, c'est-à-dire dans leurs intérêts les plus proches, ils peuvent se fouiller, les salauds.

Je me résume, mille dieux, et je finis : aussi vache que soit la loi, il faut en temps ordinaire manœuvrer en douceur et éviter de se prendre aux traquenards, qu'elle nous tend. Quand la situation se corse, ça change du tout au tout : la loi n'est pas plus respectée par les uns que par les autres. Les muflés retirant les quelques libertés qu'ils ont accordées pour se rendre plus supportables et les fistons en exigeant bien d'autres. Le père Barbassou.

TUYAUX CORPORATIFS

A Paris, le Comité du syndicat des polisieurs sur métaux organise une fête de solidarité, avec tombola à la clé. Les bénéfices seront pour les camarades malades.

A Nice, les syndicats sont en guerre avec

mossieu le mâre : ils ont fichu à la porte le secrétaire de la Bourse du Travail, à cause de ses manigances politiciennes.

Mossieu le mâre, jouant au despote, a rétabli le type.

Turellement, les syndicats ne baissent pas pavillon et si les autorités ne canent pas ils parlent de sortir de la Bourse.

Eh foutre, ils ont raison de ne vouloir subir l'autorité de personne!

A la Verrerie Ouvrière

Décidément, la clique qui a accaparé l'usine d'Albi se fout des décisions de l'Assemblée des actionnaires comme moi d'une décoration.

Malgré que l'assemblée ait décidé la réintégration des quatre renvoyés, ils ne rentreront pas, parce que la clique guesdiste ne le veut pas.

Il est plus que jamais nécessaire de fixer carrément les responsabilités afin qu'on sache bien que la discorde présente provient, non d'une incapacité de gestion qu'auraient les ouvriers, mais de l'intrusion d'une clique de politiciens qui ont mis la main sur l'usine.

Donc, que les capitalistes ne déduisent pas des dissentiments de la Verrerie ouvrière que les ouvriers ne sont pas foutus de s'entendre entre eux.

Il y a un fait : tant qu'ils ne sont qu'entre eux, les pros s'entendent et s'accordent fort bien ; où les tiraillements et les zizanies commencent, c'est quand des politiciens interviennent, voulant imposer leurs volontés.

Tant que les guesdistes ne se sentaient pas les maîtres de la Verrerie d'Albi, ils se faisaient patelins. Aujourd'hui c'est plus ça !

Leur domination a ruiné l'œuvre sociale qu'avaient rêvé les initiateurs : l'usine d'Albi n'est plus un groupement d'ouvriers égaux, travaillant en commun à une œuvre commune ; c'est une usine, montée par actions, avec un comité d'administration à la clé dont l'autoritarisme effréné dépasse les exigences de Resguier.

Grâce aux guesdistes, la Verrerie n'est pas, en raccourci, une usine communiste ; elle est une simple usine avec patrons d'un côté, ouvriers de l'autre.

Reste à savoir si les haines que déchaînent les accapareurs de la Verrerie ne vont pas aussi influencer sur son fonctionnement matériel ?

Après avoir tué la Verrerie sociale, les guesdistes ne sont-ils pas en train de tuer la simple usine ?

C'est ce qu'apprendra l'avenir !

En tous cas, il est bon de souligner, dès maintenant, que, seuls, les politiciens guesdistes ont créé, envenimé et maintenu les discordes à la Verrerie.

—o—

L'autre dimanche eut lieu à la mairie d'Albi une réunion du syndicat des verriers ; les autres syndicats avaient été convoqués aussi, mais vu leur nombre, les verriers étaient forcément majorités.

Il s'agissait de voter des blâmes à la « presse stipendiée et vendue » qui a soutenu les quatre renvoyés ; puis de décider définitivement sur le renvoi des quatre victimes.

Pour commencer, Baudot hurle qu'il ne faut pas admettre la presse. Les journalistes présents ayant objecté qu'ils sont syndiqués, kif-kif les autres travailleurs, le peau-rouge Baudot leur répond que s'ils s'engagent à être bien sages, c'est-à-dire à ne publier que ce qui lui plaira, ils resteront.

Hein, les camaros, mince de liberté de la presse !

Voilà un échantillon du système collecto.

Turellement, tous les journalistes ont protesté ; aucun n'ayant voulu subir pareille censure, ils sont sortis de la réunion.

Après cette première expulsion, le Peau-Rouge a fait expulser les quatre renvoyés qui se trouvaient présents.

Et maintenant, si quelque actionnaire réclame, demandant pourquoi les quatre n'ont pas été réintégrés, les accapareurs de la Verrerie répondront avec aplomb : « Ils n'ont pas voulu prendre les engagements que l'assemblée des actionnaires leur avait demandé de prendre... »

Menteurs et jésuites ! Vous avez tout fait pour les empêcher de prendre cet engagement : vous avez eu la précaution de ne les tolérer ou de ne les laisser entrer dans aucune des réunions des ouvriers de l'usine.

Malgré toutes les éliminations opérées, les politiciens de la Verrerie ont entendu de dures vérités. Paul Valette entre autres, frère de l'un des renvoyés, leur a trempé une soupe, quelque chose de fadé :

« Vous faites ici, leur a-t-il dit, comme à Paris, à l'assemblée des actionnaires, où les accusateurs ont été jugés et parties. Vous frappez les quatre renvoyés, parce qu'ils ne sont pas là pour se défendre. Vous avez déclaré que s'ils ne sont pas rentrés, c'est qu'ils ne l'ont pas voulu. C'est absolument faux ! Leur renvoi était prémédité depuis longtemps et Baudot lui-même a déclaré que pour que ça aille bien, il fallait un certain nombre de renvois... »

Attrape, Baudot !

Inutile d'ajouter que Paul Valette fait partie de la trentaine que la clique guesdiste aurait bien voulu — et voudrait bien encore — fiche à la porte de la Verrerie. Mais, voilà le hic ! y a des limites à tout : même à la crapulerie d'un politicien.

Avant que cette écœurante réunion ne fut terminée, un bon feu demanda que l'assemblée fut consultée pour savoir si on ne devrait pas, sans se préoccuper qui a tort ou raison, dans le simple but de faire cesser le conflit, voter la réintégration des quatre renvoyés, ainsi que l'a décidé la réunion des actionnaires de Paris ; ou bien, malgré que les quatre ne soient pas entendus, de voter leur réintégration à titre de grâce, dans le cas où ils auraient quelque tort.

Baudot, gueulant comme un âne, répondit : « Non ! »

Et d'autres administrateurs bavèrent : « Ce n'est pas le but de la réunion ! »

—o—

Ainsi, voilà qui est catégorique : à aucun prix, Baudot ne veut la réintégration des quatre renvoyés, — ni aux conditions stipulées par l'assemblée de Paris, ni comme grâce !

Ceci dit, je n'ai qu'à engager les camaros syndiqués à mettre sous le nez des pauvres feux qui coupent encore dans les ragougnasses des politiciards la présente tartine, qui n'est qu'un exact exposé des faits.

Si l'attitude ignoble des accapareurs de la Verrerie n'a pas la puissance de les retourner complètement, tout au moins elle les fera réfléchir, — et je n'en demande pas davantage !

Tout ce que je souhaite, c'est qu'ils ne croient pas, sans savoir, qu'ils n'acceptent pas une opinion toute faite.

EMILE POUGET.

Panama Guesdiste

Il y a quinze jours, j'ai répondu vertement au *Réveil des Verriers* et j'attendais une réponse.

Je l'attends encore... s'est-elle produite ? Je l'ignore ! Le *Réveil des Verriers* a, depuis lors, oublié de faire l'échange avec le *Père Peinard*.

Est-ce un oubli fortuit ? je le souhaite pour la franchise de ses rédacteurs. En tous cas, cet oubli tombe vraiment mal à pic, — d'autant que, jusqu'à ce jour, le *Réveil* était arrivé très régulièrement.

Quelque camarade verrier serait donc très chouette en m'expédiant les numéros du *Réveil* parus depuis quinze jours.

J'ai dit qu'à Montluçon, le *Parti Ouvrier* s'est offert quelques milliers de francs de tickets et n'a versé à la Verrerie Ouvrière que 700 fr. récoltés dans une réunion. Les tickets sont donc encore à payer !

J'ai dit que Poulet, fervent guesdiste lillois, apprenti bouffe galette, a pris 2,500 francs de tickets et qu'il a oublié de casquer !

J'ai dit que le *Groupe socialiste de la Chambre* s'est fait expédier 3,000 francs de tickets et n'a pas versé un radis !

Aucun des moineaux mis en cause n'a pipé mot !

Voici quelque chose du même calibre : il y a une quinzaine, quand les premières bouteilles de la Verrerie d'Albi arrivèrent à Paris, dans la *Petite Rép*, un Zévaès quelconque tartina sur cet arrivage, faisant mousser les services rendus à la Verrerie par les guesdistes. Quelle hablerie !

Votez plutôt : sur les 2.500.000 tickets qui furent émis par le Comité d'action de la Verrerie Ouvrière, la *Petite Rép* s'en fit remettre 30.000 se chargeant de les placer. Y en eut que 25.000 de bazardés.

Mais pas payés, foutre !

Ça, c'était une autre paire de manches.

Au mois de mars 96, la *Petite Rép* versait 2,800 francs, puis, barca, plus rien !

Le Comité écrivit, mais ce fut comme s'il flûtait : les 2.193 francs restants dûs continuèrent à être impalpables.

Enfin, à force, en janvier 97 — juste au moment où s'ébruitaient tous les histoires pas propres de la Verrerie, — la *Petite Rép* aboula un billet de mille.

A bout de patience, après lettres sur lettres, le Comité écrivit au canard en question la habillarde suivante :

10 février 1897.

Messieurs les Administrateurs du journal
La Petite République, Paris,

Le 1^{er} courant, je vous ai adressé la lettre suivante :

« Le Comité d'action, dans sa séance du 30 écoulé, après avoir eu connaissance des démarches successives faites pour obtenir le règlement des 1,193 fr. que vous restez devoir pour vente de tickets de la Verrerie ouvrière, a décidé de vous écrire une dernière fois.

« Si, dans 24 heures, nous n'avons pas obtenu satisfaction, nous ferons connaître au Prolétariat vos agissements, sans préjudice des poursuites.

« Depuis de longs mois, des ouvriers ont versé entre vos mains des sommes destinées à l'édification de l'Usine ouvrière, vous avez su qu'à certains moments on a eu un besoin pressant d'argent, et vous avez cru devoir vous servir de cet argent. Le Prolétariat appréciera.

« Agréez, etc. »

Cette lettre étant sans réponse, nous vous adressons celle-ci recommandée et vous informons que le Comité, dans sa séance d'hier soir, a résolu, si nous n'avons pas obtenu satisfaction, vendredi prochain, 12 courant, d'envoyer une note à toute la presse, et notamment à tous les journaux corporatifs, afin que le Prolétariat soit informé de votre manière d'agir et de le prémunir, dans le cas où, par la suite, les ouvriers auraient l'intention de verser de l'argent par votre entremise pour telle œuvre ou autre de solidarité que ce soit.

Agréez, etc.

Pour le Comité et par ordre :

G. FOURNIER.

Une mise en demeure pareille était un sale coup pour la fanfare guesdiste.

Mais ces bougres-là ne sont jamais à court, — y a toujours mèche, avec des paroles ronflantes d'embobiner les ouvriers,.... est-ce pas mes bons guesdistes ?

Au lieu d'éclaircir l'affaire dans leur propre journal, — pourquoi propre ? — les types de la *Petite Rép* se sont épanchés dans une pissière du *Temps*.

Il paraît que ces pauvres guesdistes, — toujours pressés de se dépouiller au profit du populo, — versèrent à la grève de Carmaux, 2.193 francs de trop.

Pauvres chéris !

Heureusement, ils s'en aperçurent. Mais, ils se gardèrent bien de réclamer au Comité de la grève, qui aurait pu les rembourser sur le reliquat mis de côté pour la fondation de la Verrerie.

Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ?...

Ils prirent donc un chemin de traverse, se firent abouler des tickets par le Comité d'action et prétendirent ne pas les payer.

Je ne sais s'il y aura des poires pour couper dans un bateau pareil !

En tous les cas, ceux qui couperont en auront une belle épaisseur.

E. P.

Le Journal-Affiche

Le journal est un chouette outil de propagande, mais il est tout de même incomplet : pour être lu il nécessite deux conditions qui ne se trouvent pas chez tous ceux qui ont intérêt à le lire.

Primo, il faut vouloir se le payer ;

Deuxièmement, il faut le pouvoir.

Le journal idéal serait celui qui, au grand œil, serait mis sous le nez de tous :

Des pauvres bougres qui ont une sacrée envie de le lire, mais que l'éclipse de galette qui les afflige empêche de réaliser leur désir ;

Et aussi des indifférents qui, par simple ignorance, — soit de l'existence même du canard, soit des questions qu'il traite, — ne l'achètent pas, quoique le pouvant.

La solution du problème est cotonneuse! Y a pourtant mèche de tourner la difficulté.

Cela, grâce à l'Affiche!

L'affiche est un riche levain d'idées: elle aguiche les passants, se fait lire de tous, des purotins et des jemenfoutistes.

Les gouvernants le savent. Aussi, craignent-ils bougrement les affiches! C'est pourquoi, de façon à restreindre — sinon à supprimer complètement leur publication, — ils ont foutu un sacré impôt sur les papiers collés sur les murs.

En période révolutionnaire, l'affiche a toujours été libérée de l'impôt. Et ça a été pour beaucoup dans la fermentation populaire!

Sous la grande Révolution les journaux étaient quasiment des affiches: l'Ami du Peuple de Marat, le Père Duchesne d'Hebert se collaient sur les murs, aux angles des carrefours et un bon bougre — qui avait sifflé une chopotte pour s'éclaircir la voix — en faisait la lecture au populo aux écoutes.

Aujourd'hui, pour mieux tenir sous leur coupe le populo, les dirigeants ont fichu de l'impôt sur les affiches.

Malgré ça, y a mèche d'en user, et, foutre, je ne veux pas m'en priver!

Jusqu'ici, de ci de là, suivant les occases, j'ai publié diverses affiches du Père Peinard au Populo; désormais, je vais régulariser le fourbi et me fendre d'une affiche, environ tous les mois, — selon que les événements s'y prêteront.

Le format sera le même que celles déjà publiées (quart colombier); chacune nécessitera donc un timbre de 6 centimes. Evidemment, un format plus grand ne serait pas du luxe; mais, si on prenait un format double (demi colombier), chaque placard exigerait un timbre de 12 centimes. Or, m'est avis que deux affiches à 6 centimes ont chance d'être lues par davantage de monde qu'une seule à 12 centimes.

—o—

La première affiche montrera sa crête à l'occasion de l'Anniversaire du 18 mars 1871.

Ceci dit, que les copains qui ont cette propagande à la bonne s'alignent pour s'en pa... er le plus grand nombre possible. Je voudrais bien pouvoir les leur expédier à l'œil, mais y a foutre pas mèche! Il faut donc qu'ils concourent aux frais, afin qu'on en répande le plus possible.

Les affiches seront expédiées aux camarades à raison de 2 francs le cent, non timbrées; ils devront se procurer les timbres au bureau de l'enregistrement. Ceux qui préféreront s'éviter tout dérangement n'auront qu'à envoyer 8 francs par cent d'affiches pour les recevoir toutes timbrées, prêtes à être placardées.

Pour des quantités inférieures à cent, même prix: 10 affiches pour 80 centimes; 50 pour 4 francs.

—o—

Ceci dit, que les bons fioux se grouillent! Qu'ils envoient leurs commandes au plus vite afin qu'on sache approximativement le chiffre du tirage.

Patinez-vous, les camaros, et vous verrez que ce truc d'affiches donnera de chouettes résultats et décrassera gentiment les caboches encore embistrouillées de préjugés.

Comme je le disais en commençant: il faut mettre nos idées à la portée de ceux qui n'ont pas de pognon pour acheter les canards et tirer l'œil des inconscients qui nous ignorent.

Pour ça, y a pas de meilleure binaise que les affiches!

L'Inquisition en France

Y a pas qu'à Montjuich que les tortureurs opèrent.

En France, c'est kif-kif bourriquot.

Seulement, pour soumettre leurs victimes à la question, les marchands d'injustice français manœuvrent plus en douce. Non pas que leur férocité soit moindre que celles de leurs copains espagnols, mais parce qu'ils n'osent pas, — la peur de l'opinion leur fout le trac!

Cette dernière semaine a été salement mauvaise pour les inquisiteurs français: ils ont été passés à la trique dur et ferme.

Mais, comme nous sommes un peuple bougrement oublieux et que, d'un jour sur l'autre, nous perdons la mémoire des horreurs qui nous ont un moment émotionné, — kif-kif un clou en chasse un autre, — les juges n'ont qu'à patienter en se roulant les pouces.

Ils ont encore des tortures sur la planche!

Leur règne n'est pas prêt de finir, nom de dieu!

C'est d'abord un pauvre bougre, Martouray, aussi innocent de tout délit qu'un agneau qui vient de naître, qui a été arrêté à l'aveuglette, sans raison aucune.

Fourré au Dépôt, en cellule, sans qu'il sache de quoi il retournait, il n'a pu supporter l'horreur de la prison et, au bout de trois jours, s'est pendu.

Pour sauver de la mort cette victime de la torture moderne, il eut suffi de causer avec lui deux minutes, — c'était plus qu'il n'en fallait pour reconnaître son innocence.

Mais alors, ça n'aurait pas eu de charme! A quoi bon des prisons, si ce n'est pour martyriser les pauvres bougres?

—o—

Autre horreur: il y a sept mois, une femme fut assassinée rue des Archives, en plein jour.

Il fallait un coupable, faute du vrai, la police en inventa un et arrêta deux voisins de l'assassinée: Pélissier et sa copine, Marie Choquart.

Pendant trois mois et demi les deux malheureux ont moisi au secret absolu, ensevelis vivants et torturés de toutes les façons imaginables.

Enfin, comme il fallait en finir, Marie Choquart fut mise en liberté il y a quelques jours, — après avoir été fortement engagée à «ne pas recommencer!»

C'est la formule!

Pour ce qui est de Pélissier il est passé aux assises et l'accusation était tellement idiote que l'avocat bêcheur n'a pas osé la soutenir.

Henri Robert, l'avocat de l'accusé, a profité de l'occase pour crosser chiquement les manigances abominables des juges instructionneurs. Il aurait pu jaspiner six semaines d'affilée, sans épuiser le sujet.

Par exemple, si les juges instructionneurs ont trinqué ferme, les sales roussins de la secrète ont été joliment fadés.

Marie Choquart a raconté tout ce qu'elle a eu à pâtir, et, dam, elle en a vu de cruelles!

Tandis qu'on affirmait à Pélissier qu'elle avait cassé le morceau, on lui assurait à elle que Pélissier avait tout dit.

«C'est abominable, a-t-elle raconté à un rédacteur de la Libre Parole, ce qui s'est passé à l'instruction. On a tout fait pour me faire dire que mon ami était coupable. D'abord, on a essayé de me griser. Puis on a essayé des menaces, enfin des promesses.

— Sois sage, bébé, me disait M. Barbaste. Dis-nous que Pélissier est l'assassin. On te paiera une machine à coudre quand tu sortiras de prison, on t'avancera tes frais d'hôtel, tu ne manqueras de rien. Tandis que si tu persistes à nier, ce sera pour toi la prison, le bain.

— Eh bien! je pourrirai au bain, s'il le faut, disais-je, mais vous ne me ferez pas dire ce qui n'est pas.

— Voyons, voyons, sois sage, bébé, répliquait M. Barbaste.

Et il me donna un jour dix-sept francs pour que je pusse, à Saint-Lazare, me payer quelques douceurs.

Un autre jour, le même M. Barbaste m'offrit cent cinquante francs, si je voulais accuser mon ami.

— Vous n'exagérez pas.

— Je vous le jure, monsieur. M. Barbaste m'offrit cent cinquante francs. Cela, à plusieurs reprises. Vous avouerez que ce n'était pas cher. Et comme je refusai chaque fois cet argent avec indignation, on essaya de me faire tomber dans toutes sortes de pièges. Tantôt, on m'affirmait que mon ami était un repris de justice, qu'il avait fait jadis trois mois de prison. Je savais bien que c'était faux. Tantôt on m'assurait que mon ami avait avoué... Que sais-je?... C'était une persécution, un guet-apens de tous les jours, de toutes les minutes. Lui, Pélissier, un assassin! non, non, vous êtes des menteurs, leur disais-je. La tête sur le billot, vous ne me ferez pas dire un mensonge... »

Peut-on imaginer charognerie plus infernale que celle de ce Barbaste?

Je ne le pense pas, nom de dieu!

Quelques bons bougres vont conclure: «Voilà une bourrique qui s'est fourré dans de sales draps... »

Erreur, les camaros! On se gardera bien de lui taper sur les doigts, — tout au plus lui recommandera-t-on davantage de prudence à l'avenir: qu'il pratique l'inquisition tant qu'il voudra... mais qu'il évite les scandales!

Et, les bons bougres, n'en doutez pas, les praticiens de la police et des juges instructionneurs ne sont que des trucs inquisiteurs, Voulez-vous, pour vous en convaincre, l'opinion de Goron, roussin en retraite?

«Le plus grand défaut de l'instruction secrète,

a-t-il avoué à un journaliste, c'est d'être une suite de l'ancienne torture.»

—o—

Avant de jaspiner sur autre chose, que je fiche sous le blair des copains l'aventure arrivée à un bon bourgeois. Elle prouve catégoriquement que, en France, nous ne sommes tous qu'en liberté provisoire, qu'il suffit de la lubie d'un chat-fourré pour nous faire coucher à Mazas et que les lettres de cachet de l'ancien régime n'étaient que de la gnognotte, comparées aux mandats d'amener de notre garce de république.

C'est encore à la Libre Parole que je fais un emprunt:

«M. X... était créancier pour une somme assez forte d'un homme tombé en faillite. Comme il savait son argent perdu, il ne s'était plus soucié de cette affaire, et il était parti en voyage.

Cependant, à la suite de plaintes nombreuses, la faillite avait été arguée de banqueroute frauduleuse et le juge d'instruction nommé avait convoqué à son cabinet tous les créanciers du failli. M. X..., qui était en voyage, ne reçut pas sa convocation. Fort mal avec son concierge, il ne lui avait pas donné son adresse.

Quand il revint un mois après, — un samedi soir, — il fut quelque peu surpris de trouver à sa porte deux argousins qui lui mirent la main au collet et le conduisirent au Palais de Justice, «où un juge avait besoin de l'interroger». Le pauvre homme, qui se rappelait le vieux proverbe, disant qu'il faut prendre la fuite si l'on vous accuse d'avoir volé les tours de Notre-Dame, se demandait avec terreur de quel crime il était accusé...

Mais on arriva trop tard au Palais de Justice, le bon juge était parti pour dîner de famille.

Le lendemain était un dimanche. Ce jour-là les juges se reposent. M. X... resta dans sa cellule du Dépôt, sans avoir même l'autorisation de prévenir ses amis de son arrestation.

Le lundi est encore un jour de chômage pour les magistrats. Le mardi cet excellent juge mariait une de ses nièces...

Ce ne fut donc que le mercredi que M. X... fut conduit dans le cabinet de l'homme qui l'avait fait arrêter, dans quel état de surexcitation, on le devine!

— Ah! c'est vous, M. X...! dit avec un flegme parfait le bon juge. Pourquoi diable n'êtes-vous pas venu plus tôt? Je vous avais envoyé une convocation...

— Je ne l'ai pas reçue, répondit M. X... Et c'est pour cela que vous m'avez fait arrêter?

— Oui, reprit le juge, toujours tranquille, j'ai besoin de savoir combien on vous a volé — dans cette affaire...

M. X... eut assez de sang froid pour ne pas étrangler ce magistrat modèle. N'est-ce pas qu'il est amusant de penser que la Fête nationale des Français est l'anniversaire de la prise de la Bastille?

Nom de dieu, ce que je tiendrais à savoir c'est ce qu'est devenu ce bon bourgeois?

Il devait avoir des idées rassises, pondérées, devait voter régulièrement... et maintenant?

Si son «état d'âme» n'a pas varié, il mérite d'être arrêté à nouveau!

M'est avis qu'après une aventure pareille il doit exécuter un régime qui permet de telles horreurs et aspirer à un époussetage social qui les rende impossibles.



Soupé des politicards!

Rouen. — Un bouffe galette nommé Hubbard s'est amené de Paris pour fonder un groupement radical, et démontrer que Gambetta n'était pas opportuniste.

C'est-y donc que ses électeurs ont soupé de sa tirole qu'il en cherche une nouvelle collection?

Pour ce qui est de Gambetta, qu'il ait été opportuniste ou non, on s'en contrefout aujourd'hui: laissons le sucer en paix les pissenlits par la racine.

Le Hubbard a été un brin chahuté: on lui a parlé du retournage de veste de Douner, de la frousse de Bourgeois et on lui a fait comprendre que le populo commence à avoir plein le dos des réformateurs en... on qui, kif-kif lui, prétendent foutre en l'air l'exploitation

capitaliste et n'ont même pas le nerf de chasser de l'Aquarium les chéquards qui s'y trouvent.

Au cours de son jaspinage, le bouffe-galette de Seine-et-Oise a dit : « Je ne suis pas de ceux qui veulent faire égorger le peuple... » Ah, vraiment ! Dites-moi donc, illustre Hubbard, si ce n'est pas avec votre complicité qu'à Madagascar on a égorgé une douzaine de mille de pauvres troubades ?

D'autre part, journellement, des kyrielles de pauvres bougres meurent de faim. Pourquoi ? Parce qu'ils sont égorgés en douceur par les capitalistes et les gouvernants, — dont vous êtes ! Que venez-vous donc chanter ?

Suppression du Sénat et autres balançoires ?...

Oh, pour des suppressions on en est, nom de dieu !

On en pince même pour que les suppressions soient plus radicales que vous : tant qu'on n'aura pas envoyé à dache patrons et gouvernants ; tant que nous serons emberlificottés dans les maillons de la propriété individuelle et de l'autorité, y aura rien de fait.

Pandore épateur.

Jonzac. — Y a des quantités de patelins où le caneton ne pénètre pas, grâce aux manigances malpropres de la pestaille.

Jonzac est du nombre. L'autre semaine un grand pandore empoté s'amène vers la bibliothécaire de la gare et braille comme une baleine qui a perdu son cure-dent en voyant le *Père Peinard*.

— Scrogneugnieu, vous avez pas droit de vendre ce journal. Je fais mon devoir, moi ! Qui est de veiller à veiller, foutre...

La bibliothécaire, ignorant de quoi il retourne, s'est laissée influencer un brin. Que je la rassure, nom de dieu !

Qu'elle sache donc que le pandore fout son sale blair où il n'a que faire. Elle a droit de vendre le *Père Peinard*, de l'accrocher bien en vue et nul n'a à y trouver à redire.

Félicite lui-même voudrait la forcer à le décrocher, qu'elle n'aurait qu'à lui dire "zut !" A plus forte raison n'a-t-elle qu'à envoyer aux pelotes le pandore qui l'embrenne. Qu'il recure donc ses bottes, ça vaudra mieux !

Jeu et patronat

Saint-Claude. — Une sacrée plaie qui fait de rudes ravages chez les prolos du patelin, c'est le jeu : la semaine touchée, ils s'en vont au café et ne rentrent à la maison que la poche vide et l'estomac idem. La femme et les mioches attendent la pâtée qui s'est évanouie au caprice d'un banco ou d'un sept et demi.

Les exploités et trouvent leur compte ! Ils font des avances à leurs ouvriers qui, de cette façon, étant toujours sous leur coupe, ne peuvent guère se rebiffer.

Il faudrait que les prolos se dégrasent et se donnent des distractions moins idiotes et plus saines et agréables.

C'est les copains qui devraient voir à ça, nom de dieu !

Y a mèche, même dans la garce de société actuelle, de s'arranger pour y trouver des distractions autres que celles offertes par les bistrots.

Pourquoi ne pas s'aligner pour organiser des soirées chantantes, des causeries, des lectures ? C'est foutre pas le diable ! Il s'agit de se voir, de ne pas rester isolés, chacun chez soi.

Que les bons bougres y ruminent et ils auront vivement trouvé le joint !

Ragougnasse votarde

Bordeaux. — Les réacs et les socialistes marchent toujours la main dans la main, amis comme cochons.

Dimanche, ils se sont unis pour expédier un bouffe-galette à l'Aquarium ; et c'est Chiché, un ancien boulangiste, qui a décroché la timballe. Mince de salade !

Le populo, que ces tripotages électoraux écoeurent, s'est abstenu dans une riche proportion : sur plus de 20,000 inscrits, y a eu que 10,000 votards.

C'est bougrement maigre ! Tant mieux !

Flambeaux et Bouquins

Aspects, par Ad. Retté ; chouette bouquin qui vient de paraître à la Bibliothèque artistique et littéraire, 31, rue Bonaparte (3 fr. 50 le volume). Y a de la révolte et de l'esprit de liberté plein ses feuilles !

— *Les porteurs de torches*, chez A. Colin, 5,

rue Mézières (3 fr. 50), par Bernard Lazare Roman social bougrement intéressant.

— *Biribi*, par Darien (3 fr. 50), réédition chez Stock, au Palais-Royal. Puisque réédition il y a, pourquoi la préface ? Elle détériore le bouquin.

— Chez Stock encore, *Jésus*, par Ernest Gégout (3 fr. 50). Jésus, — celui de Nazareth, — rapplique à Paris, se balade à Notre dame de la galette, à la Maison du Peuple, au Bon-Marché, reluque Guesde nez à nez et ne se trouve aucune ressemblance avec le Mahomet de Roubaix. Chinage des mœurs actuelles et des socialistes à la manque.

— Le Musée Social, 5, rue de Las-Cases, vient d'éditer une circulaire sur *Une grève dans l'industrie de la confection à Berlin, en 1896*. Toujours intéressantes, ces circulaires !

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne aiment les affiches, peuvent s'en offrir une double-colombier de Max-Luce, Biribi, en quatre couleurs. L'affiche prise aux bureaux du Père Peinard, 1 fr. 25; franco, 2 fr. — Il n'y a qu'un très petit nombre d'exemplaires.

Communications

Paris. — Le *Monde Nouveau*, réunion le mardi 2 mars à 8 h. 1/2 du soir au café des Artistes, 69, rue Blanche.

— Samedi, 27 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple, grand meeting public organisé par la ligue antireligieuse et par les libertaires de Paris. Ordre du jour :

La question d'Orient devant l'humanité ; l'origine des religions ; les tortures de Montjuich ; Cuba et Arménie ; les infamies sociales : Eglise, Patrie, Religions, les tortures de l'Instruction.

Orateurs : Charles Malato, Albert Létrillard, Girault, Tortelier, Brunet, Prost, etc. Entrée : 0,30, pour les frais d'organisation.

— *L'Art libre*, samedi 27 février à 8 h. 1/2 du soir, grande fête familiale donnée à la Maison du Peuple, 4, impasse Pers (47, rue Ramey).

Conférence par Fernand Pelloutier. Représentation extraordinaire avec le concours de Jehan Rictus, Paul Paillette, Buffalo, A. Walter, Edouard Verdun, etc.

Au programme : une opérette du répertoire. Après le concert, sauterie.

Le piano sera tenu par Mme Baudéan, accompagnatrice-exécutante.

Le prix d'entrée est fixé à 50 cent. par personne et 25 cent. pour enfants au-dessus de 10 ans.

— *Jeunesse Libertaire* du XV^e arrondissement, 116, boulevard de Grenelle (chez Béra). Le jeudi 25 février, à 8 h. 1/2 du soir, réunion d'étude. Le dimanche 28 février, à 8 h. 1/2 du soir, soirée familiale précédée de la lecture d'une causerie sur le Droit au Bonheur, par Emile Maximin : chants et poésies révolutionnaires, avec le concours assuré du Père La Purge.

— *Les Naturiens*, samedi 27, à 8 h. 1/2 du soir, salle Bernard, café des Artistes, 11, rue Lepic, grande réunion publique et contradictoire. Sujet traité : Erreurs répandues au sujet de l'homme primitif : la Férocité.

— Bibliothèque Sociologique du XII^e. Réunion samedi 27 février, à 9 heures du soir, 125, rue de Reuilly. Location d'un local.

— Bibliothèque Sociale du XVIII^e. Samedi 27 courant, à 8 h. du soir, café des Artistes, 11, rue Lepic, au premier, réunion des camarades. Urgence.

— *Les Libertaires cyclistes*, réunion dimanche 28 février, de 9 h. à 11 h. du matin, 125, rue de Reuilly, au premier, afin de s'entendre sur l'organisation des balades les dimanches et fêtes, ce qui nous permettra d'étendre notre propagande dans les campagnes.

— Groupe d'études sociologiques et littéraires des V^e et VI^e arrondissements, 14, rue Mabilion, lundi 1^{er} mars, à 9 heures du soir, réunion du groupe.

Causerie par Parsons, sujet traité : de Karl Marx à Millerand.

Angers. — Les copains et copines d'Angers-Trélazé, etc., sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 7 mars 1897, à 3 heures du soir, salle Aubin, 133, rue Saumuroise. Ordre du jour : Organisation de la fête du 14 mars. Distribution des lettres d'invitation.

Saint-Denis. — *L'Idée Ouvrière*, groupe d'études sociales, se réunit tous les samedis chez Pavoine, 28, rue Samson. Causerie par des camarades. Les travailleurs sont cordialement invités.

Rouen. — Samedi 27 février, salle Goupil, place Eau-de-Robec, à 8 heures 1/2. Réunion à laquelle tous les copains de Rouen et des six arrondissements sont priés de se rendre.

Communication d'une urgence absolue. — On trouve le *Père Peinard* et toutes les publications libertaires, chez Bordenave, 42, rue Martinville.

Saint-Etienne. — Samedi 6 mars, à 8 heures du soir, réunion au *Bon Coin Stéphanois*, en face le théâtre. Sujet : Individualisme et solidarité.

Bruxelles. — Groupe d'études sociales : Samedi 27 février, à 8 heures 1/2 du soir, réunion à la Colline, rue de la Colline. Conférence par le camarade Pichuèque, sur l'Amour Libre. La réunion est contradictoire.

Limoges. — Le groupe d'études sociales la *Jeunesse libertaire* se réunit tous les dimanches, à 3 heures de l'après-midi, faub. Montjovis, 21, au premier étage.

Reims. — Samedi 27 février, à 8 h. 1/2 du soir, salle Vanni, conférence publique et contradictoire. Sujet : La Société future. — Dimanche 28, même salle, fête familiale ; concert, causerie, bal. Prix d'entrée : 0 fr. 25.

Petite Poste

S. Roubaix. — N. Alais. — K. Angoulême. — H. Aix-en-Othe. — G. Tarare. — (E. Daumazan, par T. N.). — T. Villiers-Semeuse. — S. D. Montluçon. — V. Nîmes. — B. Port Saint-Louis. — M. Troyes. — M. Lyon. — P. Brioules. — G. Rouen. — G. Saint-Nazaire. — W. G. Fresseneville. — T. Haudrey. — F. Liège. — H. Toulouse. — B. Angers. — L. Brest. — Reçu règlements, merci.

— L. C. Le créancier peut te poursuivre devant le juge de paix.

— Le camarade B. à Brest accuse réception à Broussouloux des 10 francs envoyés, merci.

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

	Aux bureaux	Franco
<i>Variations Guesdistes</i> , Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillis et annotés, par Emile Ponget (broch.)	0.10	0.15
<i>L'Almanach du Père Peinard</i> , pour 1896...	0.25	0.35
<i>L'Art et la Révolte</i> , broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
<i>Gueules Noires</i> , album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
<i>Endehors</i> , par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
<i>La Grande Famille</i> , par J. Grave, le volume.....	2.50	2.80
<i>La Société Future</i> , le volume.....	2.50	2.80
<i>La Conquête du Pain</i> , par Kropotkine, le v.	2.50	2.80
<i>Les Joyeusetés de l'Exil</i> , par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
<i>Le Socialisme et le Congrès de Londres</i> , par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1896, -76 numéros.....	7.50	8 »
Le <i>Père Peinard</i> , années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se dégrasser les boyaux de la tête.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer 35 centimes aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre, Paris).

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER. Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



« Le Char de la Carotte franco-russe »..., qu'on ne verra pas à la procession du Bœuf gras.